

IV. Comment atteindre le bonheur ?

Le bonheur est étroitement lié au désir : en effet, l'objet par excellence du désir n'est-il pas le bonheur ? Et le bonheur ne consiste-t-il pas en la satisfaction de nos désirs ? Nous allons donc commencer par étudier les relations entre le bonheur et le désir.

A. Satisfaire nos désirs : l'hédonisme

Le bonheur est dans la satisfaction de nos désirs : telle est la thèse hédoniste. L'hédonisme est la conception qui fait du plaisir la valeur suprême, le but de la vie, qui identifie bonheur et plaisir. Or le plaisir est conçu comme ce qui accompagne la satisfaction de tout désir ; donc le bonheur consistera, pour l'hédoniste, dans la satisfaction des désirs.

On peut distinguer deux versions principales de la théorie hédoniste : il y a ceux qui affirment que le bonheur consiste à satisfaire *tous* nos désirs, et ceux qui recommandent de ne chercher à satisfaire que *certain*s désirs. Les hédonistes modérés et les hédonistes démesurés, pourrait-on dire.

1. Le bonheur est dans la satisfaction de tous nos désirs (Calliclès)

La manière la plus simple de concevoir le bonheur est d'affirmer qu'il consiste en la satisfaction de tous nos désirs. C'est la conception de Calliclès, personnage d'un dialogue de Platon, le *Gorgias*, qui met en scène Socrate. Socrate, critiquant l'hédonisme, utilise une métaphore pour pousser Calliclès au bout de son idée : c'est la célèbre image du tonneau des Danaïdes :

SOCRATE : Considère si tu ne pourrais pas assimiler chacune des deux vies, la tempérante et l'incontinente, au cas de deux hommes, dont chacun posséderait de nombreux tonneaux, l'un des tonneaux en bon état et remplis, celui-ci de vin, celui-là de miel, un troisième de lait et beaucoup d'autres remplis d'autres liqueurs, toutes rares et coûteuses et acquises au prix de mille peines et de difficultés ; mais une fois ses tonneaux remplis, notre homme n'y verserait plus rien, ne s'en inquiéterait plus et serait tranquille à cet égard. L'autre aurait, comme le premier, des liqueurs qu'il pourrait se procurer, quoique avec peine, mais n'ayant que des tonneaux percés et fêlés, il serait forcé de les remplir jour et nuit sans relâche, sous peine des plus grands ennuis. Si tu admettes que les deux vies sont pareilles au cas de ces deux hommes, est-ce que tu soutiendras que la vie de l'homme déréglé est plus heureuse que celle de l'homme réglé ? Mon allégorie t'amène-t-elle à reconnaître que la vie réglée vaut mieux que la vie déréglée, ou n'es-tu pas convaincu ?

CALLICLES : Je ne le suis pas, Socrate. L'homme aux tonneaux pleins n'a plus aucun plaisir, et c'est cela que j'appelais tout à l'heure vivre à la façon d'une pierre, puisque, quand il les a remplis, il n'a plus ni plaisir ni peine ; mais ce qui fait l'agrément de la vie, c'est d'y verser le plus qu'on peut.

 **Fomesoutra.com**
ça soutra !
Docs à portée de main

Platon, *Gorgias*, 493b – 494b

Calliclès définit le bonheur comme la capacité de satisfaire tous nos désirs, y compris nos passions les plus intenses :

CALLICLES : Mais voici ce qui est beau et juste suivant la nature, je te le dis en toute franchise : pour bien vivre, il faut entretenir en soi-même les plus fortes passions au lieu de les réprimer, et, quand elles ont atteint toute leur force, il faut être capable de leur donner satisfaction par son courage et son intelligence et de remplir tous ses désirs à mesure qu'ils éclosent. [...] [L]e luxe, l'intempérance et la liberté, quand ils sont soutenus par la force, constituent la vertu et le bonheur.

Platon, *Gorgias*, 492a – 492c

C'est aussi la thèse de Thomas Hobbes, philosophe anglais du XVII^e siècle :

Un succès constant dans l'obtention de ces choses que, de temps en temps, l'on désire, autrement dit une constante prospérité, est appelé félicité. J'entends la félicité en cette vie. Car il n'y a rien qui ressemble à la béatitude perpétuelle de l'esprit, tant que nous vivons ici, parce que la vie n'est elle-même que le mouvement et ne peut être ni sans désir, ni sans crainte.



Hobbes, *Léviathan*, I, 6

Dom Juan est un hédoniste au sens de Calliclès et de Hobbes : il cherche à satisfaire sans cesse tous ses désirs, notamment ses désirs de conquêtes féminines. L'inconvénient d'une telle théorie est qu'un tel bonheur n'est pas facile à atteindre. L'homme est plein de désirs infinis et démesurés : s'il cherche à satisfaire tous ses désirs, y compris les plus fous, ne risque-t-il pas d'être voué à l'échec et à la frustration, et ainsi de rencontrer un malheur cinglant au lieu du bonheur tant espéré ?

2. Le bonheur est la satisfaction de certains désirs seulement (Epicure)

C'est pour cette raison que le philosophe Epicure recommande de chercher à satisfaire certains désirs seulement, les plus fondamentaux. En effet, si le but est d'atteindre le plaisir, c'est-à-dire pour Epicure l'ataraxie, ou « absence de douleurs dans le corps et de troubles dans l'âme », alors il convient de fuir les désirs démesurés qui seront bien difficiles à satisfaire et qui, par conséquent, nous apporteront davantage de troubles que de sérénité. Epicure distingue trois catégories de désirs et de plaisirs :

- (1) les désirs/plaisirs naturels et nécessaires : ex : manger et boire quand on a faim et soif.
Ces plaisirs sont tous ceux qui sont naturels et nécessaires à notre survie.
- (2) les désirs/plaisirs naturels mais non nécessaires : ex : manger des mets raffinés
- (3) les désirs/plaisirs ni naturels ni nécessaires : ex : le désir de gloire, de richesse, etc.

Epicure affirme que seuls les plaisirs de la catégorie (1) sont à satisfaire pour atteindre l'ataraxie. Les plaisirs de la catégorie (2) sont à éviter, dans la mesure du possible, car il faut apprendre à se contenter de peu. Enfin, les désirs de la catégorie (3) sont à fuir absolument, car ils nous apporteront bien plus de maux (jalousie, etc.) et de troubles que de bien.

Aujourd'hui, « épicurien » signifie « bon vivant » : on entend par là quelqu'un qui mange bien, qui boit bien, qui savoure tous les plaisirs de la vie. Mais à l'origine, le véritable épicurien est bien plutôt un ascète, un personnage austère qui vit dans une simplicité extrême, qui ne mange que du pain, des olives et de l'eau et s'en contente. Le véritable épicurien ressemble davantage au moine dans son monastère qu'au bon vivant dans son restaurant.

On peut pousser un peu plus loin la théorie d'Epicure : si l'objectif est d'atteindre l'ataraxie, pourquoi ne pas modifier tous ses désirs, même les plus simples, s'ils ne peuvent être satisfaits ? Ainsi notre bonheur, qui pour Epicure dépend encore de notre capacité à satisfaire nos plaisirs, et donc du monde extérieur, ne dépend plus que de nous. Celui qui ne désire que ce qu'il peut avoir ne restera jamais frustré ; au contraire, tous ses désirs seront toujours satisfaits, et il connaîtra donc un bonheur perpétuel et indépendant de la fortune.

B. Modifier nos désirs : le stoïcisme

Le bonheur est dans la restriction de nos désirs : telle est la thèse stoïcienne. En effet, si le bonheur consiste en la satisfaction de nos désirs, cette satisfaction peut être atteinte de deux manières : (1) en ajustant le monde à nos désirs, c'est-à-dire en cherchant à avoir ce qu'on désire (méthode épicurienne) ; (2) en ajustant nos désirs au monde, c'est-à-dire en essayant de désirer ce que l'on a (méthode stoïcienne). Ce renversement de perspective (agir sur soi plutôt

que sur le monde) est miraculeux : il semble permettre d'atteindre un bonheur absolu, quelles que soient les circonstances. Mais il ne va pas sans difficulté.



1. Modifier nos désirs

Les Stoïciens (Sénèque, Epictète et Marc-Aurèle sont les plus connus) recommandent tout d'abord de distinguer *ce qui dépend de nous* et *ce qui ne dépend pas de nous* :

Souviens-toi donc de ceci : si tu crois soumis à ta volonté ce qui est, par nature, esclave d'autrui, si tu crois que dépende de toi ce qui dépend d'un autre, tu te sentiras entravé, tu gémiras, tu auras l'âme inquiète, tu t'en prendras aux dieux et aux hommes. Mais si tu penses que seul dépend de toi ce qui dépend de toi, que dépend d'autrui ce qui réellement dépend d'autrui, tu ne te sentiras jamais contraint à agir, jamais entravé dans ton action, tu ne t'en prendras à personne, tu n'accuseras personne, tu ne feras aucun acte qui ne soit volontaire ; nul ne pourra te léser, nul ne sera ton ennemi, car aucun malheur ne pourra t'atteindre.

Epictète, *Manuel*, I, 1

Ce qui dépend de nous, ce sont nos désirs et nos pensées : tout ce qui est notre œuvre. Ce qui ne dépend pas de nous, ce sont le corps (la santé et la maladie), la richesse, la réputation, le pouvoir, etc. (Epictète, *Ibid.*)

Une fois que nous avons fait la distinction entre ce qui dépend de nous et ce qui n'en dépend pas, nous pouvons tâcher de modifier nos désirs : il faut supprimer tous nos désirs qui portent sur le destin (ce qui ne dépend pas de nous) afin de se rendre indépendant de la fortune. Si nous ne désirons que des choses qui dépendent de nous, nos désirs seront toujours satisfaits, donc nous connaîtrons un bonheur parfait.

« Ne cherche pas à ce que les événements arrivent comme tu veux, mais veuille que les événements arrivent comme ils arrivent, et tu seras heureux. » (Epictète, *Manuel*, VIII)

Par exemple, si nous avons clairement conscience de la distinction entre ce qui dépend de nous et ce qui est au contraire impossible, nous ne désirerons pas plus être en bonne santé quand nous sommes malades que nous ne désirons posséder les royaumes de la Chine ou du Mexique³⁵. Et ainsi nous ne souffrirons pas de ne pas avoir cette chose complètement inaccessible (la santé).

Il s'agit de changer nos désirs plutôt que « l'ordre du monde »³⁶. Mais cela ne signifie pas pour autant une acceptation passive de notre sort. La seule chose qui doit être acceptée, c'est la *nécessité*, ce que nous ne pouvons pas changer.

2. Se satisfaire de son action : que notre vertu fasse notre bonheur !

On peut aller un peu plus loin. Si nous parvenons à limiter nos désirs, en plus du bonheur de les voir toujours satisfaits, nous aurons le plaisir d'avoir su maîtriser ce qui dépend de nous (nos désirs) et d'avoir su mépriser ce qui ne dépend pas de nous (les coups du destin). C'est-à-dire que le sage se réjouira de sa force d'âme :

Ainsi, ressentant de la douleur en leurs corps, [les grandes âmes] s'exercent à la supporter patiemment, et cette épreuve qu'elles font de leur force, leur est agréable ; ainsi, voyant leurs amis en quelque grande affliction, elles compatissent à leur mal, et font tout leur possible pour les en délivrer, et ne craignent pas même de s'exposer à la mort pour ce sujet, s'il en est besoin. Mais, cependant, le témoignage que leur donne leur conscience, de ce qu'elles s'acquittent en cela de leur devoir, et font une action louable et vertueuse, les rend plus heureuses, que toute la tristesse, que leur donne la compassion, ne les afflige.

³⁵ Descartes, *Discours de la méthode*, III.

³⁶ « Ma troisième maxime était de tâcher toujours plutôt à me vaincre que la fortune, et à changer mes désirs plutôt que l'ordre du monde » (Descartes, *Discours de la méthode*, III).

3. Être conscient des maux qui nous guettent

De manière plus générale, nous devons être conscients de nous-mêmes, de nos désirs et des contraintes qui pèsent sur eux. Il faut bien voir ce qu'implique un désir, quels sont les moyens à mettre en œuvre pour le réaliser. Représente-toi les conséquences de ton projet, dit Epictète. Par exemple, si tu veux aller à la piscine, rappelle-toi qu'à la piscine il y a du bruit, qu'on se fait éclabousser et bousculer, etc. (Epictète, *Manuel*, I, 4 ; IV ; XXIX, 1 et 2)

Il faut aussi être conscient de ce qu'est l'objet de notre désir ou de notre amour : Sois conscient de ce qu'est l'objet que tu aimes, ainsi tu ne seras pas troublé. Si tu aimes une marmite, dis-toi : C'est une marmite que j'aime. Ainsi, le jour où elle casse, tu ne seras pas troublé. De même, quand tu embrasses un être humain, dis-toi : C'est un être humain que j'embrasse. (Epictète, *Manuel*, III)

Il faut donc, pour Epictète, être conscient des malheurs et de la mort, pour ne pas en être troublé le jour où ils arrivent : « Que la mort soit devant tes yeux chaque jour. » (Epictète, *Manuel*, XXI)

Une précision importante tout de même : il n'est utile de penser au malheur qui nous guette uniquement si cela nous permet de l'éviter. C'est l'idée de Spinoza, dont on se souvient qu'il insistait sur la nécessité de vivre autant que possible dans la joie plutôt que dans la tristesse :

[O]n doit souvent énumérer et imaginer les périls communs de l'existence, et songer à la façon de les éviter et de les surmonter le mieux possible par la présence d'esprit et par la force d'âme. Mais il convient de noter qu'en ordonnant nos pensées et nos images nous devons toujours prêter attention (...) à ce qu'il y a de bon en chaque chose afin qu'ainsi nous soyons toujours déterminés à agir par un affect de Joie.

Spinoza, *Ethique*, V, prop. 10, scolie

D'ailleurs chez Spinoza l'acceptation du destin prend la forme de l'amour de Dieu, c'est-à-dire de la Nature (l'Univers, le Tout : Spinoza est panthéiste : pour lui, Dieu ne désigne rien d'autre que la totalité de la nature). Accepter le destin cela signifie, pour Spinoza, prendre conscience du fait que nous ne sommes qu'une partie du Tout éternel et indestructible. Aimer le Tout, c'est donc nous aimer nous-mêmes et nous concevoir « sous l'espèce de l'éternité ».

C. Supprimer nos désirs : le pessimisme

Le bonheur est dans la suppression du désir : telle est la thèse « pessimiste ». On pourrait aussi dire que, pour les pessimistes, le bonheur n'existe tout simplement pas. Par « pessimistes », je désigne surtout la philosophie de Bouddha (qui a donné naissance à la religion bouddhiste) et celle de Schopenhauer.

Nous avons déjà évoqué ces idées plus haut, dans les conceptions négatives du désir. La conséquence est simple : il faut cesser de désirer pour briser le cycle des réincarnations et atteindre le nirvana, cet état de repos absolu et de béatitude.

Ajoutons le christianisme, qui réprime également les désirs : non parce que le désir est souffrance, mais parce que le désir est péché. Mais l'idée est la même : c'est le renoncement au désir qui pourra nous faire parvenir à la béatitude du paradis. Il faut renoncer à ce monde-ci pour accéder à l'autre.

D. Transformer nos désirs : la sublimation

Le bonheur est dans la transformation des désirs : telle pourrait être une conception du bonheur fondée sur l'idée de sublimation. En effet, la sublimation désigne le fait de déplacer un désir vers un objet autre que son objet originel.

1. Platon

On peut s'amuser à trouver le processus de sublimation chez Platon, bien que ni le terme ni le concept n'apparaissent explicitement. En effet, on peut voir une sublimation dans le passage des désirs de base aux désirs les plus élevés. Pour Platon, *Eros* est la puissance semi-divine qui permet d'effectuer cette conversion du regard, cette élévation de l'homme.

Diotime : Voilà donc quelle est la droite voie qu'il faut suivre dans le domaine des choses de l'amour ou sur laquelle il faut se laisser conduire par un autre : c'est, en prenant son point de départ dans les beautés d'ici-bas pour aller vers cette beauté-là, de s'élever toujours, comme au moyen d'échelons, en passant d'un seul beau corps à deux, de deux beaux corps à tous les beaux corps, et des beaux corps aux belles occupations, et des occupations vers les belles connaissances qui sont certaines, puis des belles connaissances qui sont certaines vers cette connaissance qui constitue le terme, celle qui n'est autre que la science du beau lui-même, dans le but de connaître finalement la beauté en soi.

Platon, *Le Banquet*, trad. Luc Brisson, 211b – 211c



2. Nietzsche

Docs à portée de main

Chez Nietzsche, l'idée de sublimation est déjà nettement plus explicite. Se souvenant de la distinction que faisait Platon entre ceux qui sont féconds selon le corps de ceux qui sont féconds selon l'âme³⁷, Nietzsche analyse la chasteté de « ceux qui sont féconds selon l'âme », c'est-à-dire celle des grands esprits féconds et inventifs :

[O]n trouvera toujours [la pauvreté, l'humilité et la chasteté] à un certain degré [dans la vie de tous les grands esprits féconds et inventifs]. *Pas* le moins du monde, cela va de soi, comme si elles constituaient en quelque sorte leurs « vertus » – qu'importent les vertus pour cette espèce d'homme ! –, mais comme les conditions les plus propres et les plus naturelles de leur existence *dans ce qu'elle a de meilleur*, de leur fécondité *dans ce qu'elle a de plus beau*. A cet égard, il est fort possible que leur spiritualité dominante ait dû commencer par serrer la bride à un orgueil effréné et irritable ou à une sensualité malicieuse (...). Mais elle y est parvenue, étant justement l'instinct *dominant*, qui a imposé ses exigences en dépit de tous les autres instincts – elle y parvient encore ; si elle n'y parvenait pas, elle ne dominerait justement pas. (...) Pour ce qui est (...) de la « chasteté » des philosophes, cette espèce d'esprit trouve manifestement sa fécondité ailleurs que dans des enfants (...). Tout artiste sait quel effet nuisible exercent les relations sexuelles dans les états de grande tension et de grande préparation spirituelle ; (...) c'est leur instinct « maternel » qui dispose ici impitoyablement, au profit de l'œuvre en devenir, de tous les autres stocks et suppléments de force, de *vigor*³⁸ de la vie animale : la force la plus importante *consomme* alors la plus modeste.

Nietzsche, *Généalogie de la morale*, III, 8

C'est à partir de cette idée de sublimation que Nietzsche distingue, en quelque sorte, un « bon ascétisme » et un « mauvais ascétisme » : il dénonce l'injonction chrétienne à réprimer les désirs et les passions et invite plutôt à les sublimer, c'est-à-dire à les transfigurer, à les « spiritualiser » :

Toutes les passions ont un temps où elles ne sont que néfastes, où elles avilissent leurs victimes avec la lourdeur de la bêtise, – et une époque tardive, beaucoup plus tardive où elles se marient à l'esprit, où elles se « spiritualisent ». Autrefois, à cause de la bêtise dans la passion, on faisait la guerre à la passion elle-même : on se conjurait pour l'anéantir, – tous les anciens jugements moraux sont d'accord sur ce point, « *il faut tuer les passions* ». La plus célèbre formule qui en ait été donnée se trouve dans le Nouveau Testament, dans ce Sermon sur la Montagne, où, soit dit en passant, les choses ne sont pas du tout vues *d'une hauteur*. Il y est dit par exemple avec application à la sexualité : « Si ton œil est pour toi une occasion de

³⁷ Platon, *Le Banquet*, 208c – 209a. Cf. cours sur le désir, II, B, 4.

³⁸ Force, en latin.

chute, arrache-le » : heureusement qu'aucun chrétien n'agit selon ce précepte. Détruire les passions et les désirs, seulement à cause de leur bêtise, et pour prévenir les suites désagréables de leur bêtise, cela ne nous paraît être aujourd'hui qu'une forme aiguë de la bêtise. Nous n'admirons plus les dentistes qui *arrachent* les dents pour qu'elles ne fassent plus mal... On avouera d'autre part, avec quelque raison, que, sur le terrain où s'est développé le christianisme, l'idée d'une « *spiritualisation* de la passion » ne pouvait pas du tout être conçue. Car l'Eglise primitive luttait, comme on sait, contre les « intelligents », au bénéfice des « pauvres d'esprit » : comment pouvait-on attendre d'elle une guerre intelligente contre la passion ? – L'Eglise combat les passions par l'extirpation radicale : sa pratique, son traitement c'est le *castratisme*. Elle ne demande jamais : « Comment spiritualise-t-on, embellit-on et divinise-t-on un désir ? » – De tous temps elle a mis le poids de la discipline sur l'extermination (de la sensualité, de la fierté, du désir de dominer, de posséder et de se venger). – Mais attaquer la passion à sa racine, c'est attaquer la vie à sa racine : la pratique de l'Eglise est *nuisible à la vie*...

Nietzsche, *Crépuscule des idoles*, VI, 1

Nietzsche encourage à la sublimation ; mais il refuse l'idée que nous cherchons le bonheur. Il valorise donc la sublimation tout en dévalorisant l'idée de bonheur. On ne peut donc pas vraiment dire que Nietzsche recommande de chercher le bonheur par la sublimation. Il faut plutôt dire qu'il préfère la sublimation, le dépassement, au bonheur³⁹.

3. Freud

Prolongeant les analyses de Nietzsche, Freud a élaboré une véritable théorie de la sublimation. Pour Freud, la sublimation désigne le processus par lequel l'énergie d'une pulsion primitive (sexuelle ou agressive) est déplacée vers des buts socialement valorisés (travail, recherche scientifique, création artistique, etc.).

Il faudrait donc se représenter l'homme comme un être disposant d'une certaine quantité d'énergie pulsionnelle (ou libido⁴⁰) qui tendrait naturellement vers certains objets déterminés, tout comme l'eau des rivières se dirige naturellement vers la mer. Et, tout comme on peut dévier les cours d'eau naturels en construisant des canaux afin d'irriguer les jardins, l'homme pourrait détourner sa libido de ses buts naturels et la canaliser vers des objectifs culturels. Il pourrait ainsi mettre son énergie animale, sauvage, au service des fins que lui donne sa raison. On peut penser ici à l'image platonicienne du cocher guidant le cheval noir du désir⁴¹.

Par exemple, le désir d'agression qui se manifeste originellement dans la guerre peut être sublimé dans le sport (pour le peuple) ou dans les joutes oratoires au parlement (pour l'élite). On peut interpréter l'ensemble du processus de civilisation à partir de l'idée de sublimation : c'est ce qu'a fait le sociologue Norbert Elias en s'appuyant sur la philosophie freudienne⁴². On peut aussi mettre l'accent sur le renoncement pulsionnel : Freud a remarqué que la culture est édiflée sur du renoncement pulsionnel ; Marcuse dira, dans le contexte révolutionnaire des années 1960, que ce renoncement est allé trop loin, et que nous pâtissons plus de ce renoncement que nous ne profitons de ses effets⁴³. La matrice de toutes ces réflexions se trouve dans *Le Malaise dans la culture*, court ouvrage de Freud qui étudie les relations entre les pulsions spontanées de l'individu et la culture (religion, morale, etc.).

Autre exemple de sublimation : utilisez votre énergie bouillonnante pour participer au cours plutôt que pour bavarder, ce sera une belle sublimation !

 **Fomesoutra.com**
sa soutra !
Docs à portée de main

³⁹ Lire à ce sujet l'étonnant § 225 de *Par-delà bien et mal*.

⁴⁰ Energie psychique de la pulsion sexuelle.

⁴¹ Cf. cours sur le désir, IV, C, 1.

⁴² Lire par exemple *Le Procès de civilisation* de Norbert Elias : l'auteur y montre que c'est la curialisation (imitation des pratiques de la cour du roi) des mœurs qui est au principe du procès (processus) de civilisation en Europe.

⁴³ Cf. Herbert Marcuse, *Eros et civilisation*.

V. Comment la raison peut-elle maîtriser les désirs ?

Ces différentes versions de la maîtrise des désirs soulèvent une même question : à chaque fois, on voit la raison dominer, réprimer ou orienter les désirs. Mais d'où la raison tire-t-elle son énergie pour s'opposer à des désirs qui ont de la force et de l'énergie, qui *sont* une force et une énergie orientés vers un objet ? La raison n'est pas un désir ; elle ne peut donc pas s'opposer aux désirs, car seul un désir peut s'opposer à un désir. En effet, un désir nous attire vers une chose ; pour que nous renoncions à cette chose, il faut nécessairement quelque chose qui nous en éloigne, c'est-à-dire un désir de sens contraire⁴⁴. Par exemple, si je désire commettre un vol pour m'enrichir, il ne suffit pas que ma raison me représente les conséquences fâcheuses possibles de mon projet (être surpris et finir en prison) pour que j'y renonce : il faut encore que je craigne ces conséquences, c'est-à-dire qu'à mon désir de richesse s'oppose la crainte de la prison, ou désir de liberté.

Plusieurs philosophes en sont venus à penser qu'il existe dans l'esprit humain un dispositif spécifique qui donne à la raison ou à la conscience morale la force de s'opposer aux désirs.

1. Les métaphores platoniciennes

Platon introduit, entre la raison et les désirs, une troisième instance qui permet à la raison de contraindre les désirs à lui obéir. Cette structure ternaire fonctionne aussi bien dans l'âme humaine que dans la cité politique :

	La raison	La « colère »	Les désirs
Dans l'âme (2 métaphores)	homuncule	lion	hydre
	cocher	cheval blanc	cheval noir
Dans la cité	gouvernant(s)	soldats	peuple

2. Le lion de Kant : le respect

Kant semble s'être trouvé face au même problème. Il commence par définir la moralité comme le fait d'agir purement par devoir, en s'opposant à nos désirs naturels et égoïstes (par exemple, être honnête malgré mon désir de m'enrichir, par pure moralité, simplement parce que ma raison me commande d'être honnête). Kant s'est trouvé face au problème suivant : comment ma raison peut-elle me pousser à agir, à être honnête, alors qu'elle doit s'opposer à des désirs multiples et puissants ? Il faut pourtant que l'action morale soit compréhensible du point de vue psychologique : il faut qu'elle ait une cause, donc qu'il y ait un certain sentiment, un certain désir qui nous pousse à l'accomplir. De façon similaire à Platon, Kant a alors introduit la notion de « pur respect pour la loi morale » : ce sentiment de respect est le désir, capable de s'opposer aux autres désirs, qui donne sa force à la raison.

Raison	Respect	Désirs
Indique la loi morale	Désire suivre la loi morale	Désirent satisfaire l'intérêt égoïste

3. La tripartition freudienne

On trouve encore une structure ternaire chez Freud : le Moi est tiraillé entre ses désirs inacceptables venus de son tréfonds (le Ça) et les exigences sociales venues de l'extérieur et incarnées par le Surmoi. C'est le Surmoi qui impose au Moi et au Ça le respect des lois morales et sociales.

⁴⁴ « Un affect ne peut être ni réprimé ni supprimé si ce n'est par un affect contraire et plus fort que l'affect à réprimer », écrit Spinoza dans l'*Ethique* (IV, 7). Les affects incluent les désirs mais aussi tout sentiment, toute émotion, tout ce qui relève de l'affectivité. Spinoza peut étendre l'idée que nous affirmons dans le cas du désir à n'importe quel affect car selon lui, tout affect (émotion) est une augmentation (affect joyeux : joie, amour, etc.) ou une diminution (affect triste : tristesse, haine, etc.) de la puissance de l'individu.

Moi	Surmoi	Ça
Instance psychique centrale, tiraillée entre le Ça et le Surmoi	Père intériorisé, instance psychique qui représente les impératifs sociaux et les impose au Moi	Désir primitif, aveugle, spontanément égoïste

Mais Freud explique également la soumission de l'homme à des normes venues de l'extérieur par l'angoisse devant la perte d'amour : c'est par peur de ne plus être aimé par les autres que nous nous forçons à agir à peu près moralement, que nous essayons de ne pas être trop *salauds*. La domination des désirs par la conscience morale s'explique donc essentiellement, pour Freud, par le fait que nous avons un intérêt psychologique important à respecter autrui : obtenir amour et reconnaissance en retour.

Annexes

A. Quelques idées supplémentaires

On désire toujours dans un contexte

Tout désir suppose un monde structuré par des renvois de finalité. Pensez au menuisier dans son atelier : c'est un monde structuré par de multiples renvois : chaque outil sert à faire certaines choses, à construire certains objets : chaque outil à sa fonction, son utilité. De même, la jeune fille qui désire une robe ne la désire qu'à partir d'un contexte (social, culturel, politique, économique), d'un « monde ». Cela ne constitue à vrai dire qu'une extension de la thèse selon laquelle tout désir est déterminé par autrui ; mais c'est une extension significative : autrui n'est qu'un terme dans le réseau touffu de significations et de renvois qui constituent le monde de chacun. (Heidegger, Deleuze)

La dimension antisociale du désir

Selon Platon, quelqu'un qui satisfait ses désirs ne saurait être aimé d'un autre homme ni de dieu, car il ne peut lier société avec personne. Les dieux et les hommes sont unis par l'amitié, la règle, la tempérance et la justice (Platon, *Gorgias*). On retrouve cette idée chez Freud : notre désir égoïste crée une tension entre nous et les autres qui est l'origine de la mauvaise conscience (Freud, *Le Malaise dans la culture*, IV, V, VII, VIII). C'est encore une idée présente chez René Girard : la nature mimétique du désir entraîne la rivalité, la compétition pour les mêmes objets. La crise ne peut être évitée que par la désignation d'un bouc émissaire sur lequel se décharge la haine collective. Ainsi, paradoxalement, ce sont plutôt les désirs *communs* aux hommes qui sont facteurs de discorde. On pourrait également suggérer des analyses de la guerre à partir de la dimension économique : toute guerre n'est-elle pas essentiellement la conséquence d'une rivalité pour des biens rares (territoires, ressources naturelles, etc.) qui font l'objet d'un désir commun ?

 **Fomesoutra.com**
ga soutra !
Docs à portée de main

L'impératif publicitaire : « tu dois désirer »

Dans le passé, le monde semblait stable, figé, et les valeurs (religieuses notamment) étaient fixes et données une fois pour toutes. L'homme avait donc des repères, sa vie avait un sens, et il pouvait mourir satisfait de sa vie. Dans ce cadre, la croyance en l'individu et la promesse de la participation éternelle à l'être absolu pouvaient être conciliées par le christianisme.

Mais aujourd'hui, nous sommes entrés dans un monde désenchanté (Dieu est mort, les religions ont perdu leur emprise) et surtout historique, c'est-à-dire soumis au devenir. Dans ce contexte, la vie semble privée de sens, car le destin ultime de l'humanité ne nous est ni accessible ni connu : nous mourrons avant la « fin de l'histoire ». La vie de l'homme moderne serait donc privée de sens (Tolstoï).

La publicité, avec son impératif : « tu dois désirer », est la dernière tentative de concilier la croyance en l'individu et l'omniprésence obsédante du devenir : c'est la publicité (et surtout la « philosophie » qu'elle exprime) qui a remplacé le christianisme (Michel Houellebecq).

Critique de l'idée de sublimation

L'idée de sublimation n'est pas évidente, et certains auteurs en prennent le contre-pied. Déjà chez Platon, il semble que ce soit plutôt l'amour divin qui s'« incarne » et se dégrade en amour charnel, plutôt que l'inverse. S'inspirant de cette idée, Simone Weil écrit que l'amour charnel est une image dégradée du véritable amour – et que l'idée de sublimation ne pouvait surgir que dans la « stupidité contemporaine ».

Métaphore et métonymie

Le désir se transmet d'un objet à l'autre par métaphore et métonymie. Si je désire un objet, je désirerais aussi ceux qui lui ressemblent (métaphore) ou qui lui sont liés par tout autre lien (métonymie), parce qu'ils me rappellent cet objet. Exemple : le renard aime les champs de blé parce que leur couleur lui rappelle les cheveux du Petit Prince. La pathologie *fétichiste* naît d'une métonymie excessive : quand on aime excessivement la chaussure de son amante, etc.

B. Quelques exemples, citations et suggestions de lecture

Quelques exemples

- La publicité, qui tente souvent de convertir un désir sexuel en désir de consommer (« la femme est la marchandise suprême, celle qui fait vendre toutes les autres »).
 - La publication des *Souffrances du jeune Werther* (œuvre romantique par excellence) en 1774 par Goethe donna lieu à une vague de suicides en Europe : des jeunes gens au tempérament romantique se donnèrent la mort par identification au jeune Werther, le héros du roman. Les sociologues parlent d'« effet Werther » pour désigner ce phénomène. La vague de suicides ayant suivi le suicide de Kurt Cobain, chanteur du groupe de musique Nirvana, constitue un exemple récent de ce phénomène.
 - La mode.
 - La drogue : cigarettes, alcool (cf. pulsion buccale), cannabis, héroïne, cocaïne, etc.
- Autres formes d'addiction : jeux vidéos, télé, amant(e)...



Quelques citations

- « Il tourne dans le cercle étroit de ses plaisirs, comme un jeune chat jouant avec sa queue. » (Goethe, *Faust*, La cave d'Auerbach à Leipzig)
- « Les étoiles, on ne les désire pas. » (Goethe) C'est-à-dire qu'on ne désire pas ce qui nous semble inaccessible.
- « [N]otre volonté de savoir s'est élevée sur le fondement d'une volonté bien plus puissante, celle de ne pas savoir, de nous confier à l'incertain et au non-vrai. Cette volonté de savoir n'est pas l'antithèse de l'autre, mais son expression la plus raffinée. » (Nietzsche, *Par-delà bien et mal*, § 24)
- « Il y a des gens qui n'auraient jamais été amoureux, s'ils n'avaient jamais entendu parler de l'amour. » (La Rochefoucauld, *Maximes*, § 136)
- « Le désir est une invite au désir » (Sartre).
- « Toutes les passions sont des désirs qui vont seulement d'humain à humain et non vers les choses » (Kant, *Anthropologie au point de vue pragmatique*).

Filmographie

- Wim Wenders, *Les Ailes du désir*.
- Beigbeder, *99 francs* (sur la publicité).

Slavoj Zizek

Le philosophe slovène contemporain Slavoj Zizek élabore une philosophie du désir qui s'inspire du marxisme et de la psychanalyse (Lacan). Sa force est sa capacité à transposer les résultats de l'analyse philosophique et psychologique dans les conditions de vie modernes. Il excelle à déceler, dans les moindres phénomènes de la vie (bouton d'ascenseur, offres promotionnelles, chocolats Kinder, etc.) des indications sur la nature de notre désir. De même, il s'amuse à « décoder » les œuvres d'art contemporaines (notamment cinématographiques) pour nous dévoiler leur sens psychanalytique, économique ou philosophique.

Idées de lecture

- Platon, *Le Banquet* : texte canonique sur l'amour.
- Freud, *Le Malaise dans la culture*.

C. Questions et sujets

Quelques questions d'auto-évaluation

- Quelle est la différence entre désir et besoin ? Entre désir et volonté ?
Y a-t-il des désirs altruistes ?
Quelle est la conception platonicienne du désir ?
En quoi le désir est-il un manque ?
Peut-on désirer ce qu'on a ?
Comment peut-on penser le rapport entre désir et souffrance ? (3 possibilités)
Le désir est-il kamikaze ?
Comment penser le rapport entre désir et ennui ?
Qu'est-ce que l'ennui selon Schopenhauer ?
Comment peut-on penser le rapport entre désir et conscience ?
Donnez un exemple permettant d'illustrer la conception du désir comme excès.
Quels sont les deux grands types de désirs en l'homme ?
Quelle est la conception spinozienne du désir ?
Comment défendre l'idée que tout désir est désir de vie ?
Donnez trois illustrations du désir d'immortalité.
Comment peut-on nier que tout désir ait un objet ?
Comment peut-on penser le désir de mort ? (2 manières)
Donnez trois manières de penser le rapport entre désir et autrui.
Qu'est-ce que la sublimation ? Qu'est-ce que l'émulation ? Qu'est-ce que la bienveillance ? Qu'est-ce que la cristallisation ?
Qu'est-ce que la pulsion buccale ? Quelle théorie permet-elle d'illustrer ?
Expliquez la conception triangulaire du désir.
Expliquez les deux métaphores platoniciennes de l'âme.



Quelques sujets de dissertation

Les hommes ne désirent-ils rien d'autre que ce dont ils ont besoin ? Peut-on distinguer de vrais et de faux besoins ? Pourquoi le désir ne se ramène-t-il pas au besoin ? Est-il vrai de dire que l'homme a des désirs quand l'animal n'a que des besoins ?	Désir et besoin
Tout désir est-il manque ?	Désir et manque
Quel est le véritable objet du désir ? (DM n° 2) Le désir peut-il se satisfaire de la réalité ? (DM n° 0) Ne désire-t-on que ce qui a du prix pour autrui ?	Objet du désir
Tout désir est-il désir de l'autre ? Autrui est-il l'objet du désir ? Pourquoi l'homme désire-t-il être reconnu par les autres ?	Désir et autrui
Faut-il chercher à satisfaire tous nos désirs ? Doit-on souhaiter satisfaire tous ses désirs ? Être raisonnable, est-ce renoncer à ses désirs ? Pensez-vous qu'il vaille mieux changer ses désirs que l'ordre du monde ? Peut-on vouloir ce qu'on ne désire pas ?	Désir et morale

Sommes-nous responsables de nos désirs ?	
L'homme a-t-il par nature le désir de connaître ? Les sciences satisfont-elles notre désir de vérité ? Le désir du vrai n'est-il que l'expression d'un sentiment religieux ?	Le désir de connaître
Comment expliquez-vous le désir de « remonter aux origines » ? Pourquoi l'homme peut-il parfois désirer l'inconscience ? Notre volonté ne peut-elle jamais s'associer à nos désirs ?	Etc.